

tre les évêques fidèles qui reconnaissent envers les évêques courtoisants, les souverains, alléchés d'ailleurs par les biens de l'Eglise, ont résolu d'abattre la puissance temporelle ecclésiastique. Ils pensaient, et leur calcul était juste et si Dieu n'avait pas pris soin de le déjouer, ils auraient pleinement réussi, ils pensaient que les évêques étant abaissés et détruits les couronnes auraient facilement raison de la tiare.

Ils y ont travaillé sans relâche et presque unanimement pendant trois siècles. Ils ont si bien frappé, si bien réprimé, si bien persécuté; la brutalité du peuple, l'ingratitude des savants, la ruse des administrateurs et des politiques leur sont venus en aide si efficacement, qu'enfin la destruction qu'ils avaient juré d'accomplir, a été consommée. Tous les biens de l'Eglise sont en leurs mains; tout le pouvoir politique des évêques a passé aux mains de l'Etat. On a rien laissé aux évêques que ce qu'il n'était pas possible de leur ravir, l'onction sainte et la mission apostolique.

Voilà certes une entreprise habile, persévérante, et couronnée d'un rare succès, grâce à la complicité ardente du monde entier. Mais le but suprême de cette politique a été manqué. Le but était d'abattre le Pape, et, il se trouve, après trois siècles, que tant d'efforts n'ont servi qu'à grandir le Pape et à le fortifier.

Dans tout le collège les Apôtres, quelle est la tête qui s'élève contre Pierre et la voix qui parle contre lui? Qui résiste, qui pourrait résister, concevoir seulement la pensée d'une résistance comme il y en a eu en tous les temps? Si quelque part, ce qui semble n'être plus possible, un évêque soutenait une erreur, préconisait la politique antichrétienne d'un pouvoir quelconque, refusait de faire son devoir, le Pape lui écrirait: Mon cher frère, vous vous trompez. Et le rebelle verrait aussitôt ses partisans s'éloigner, ses disciples le condamner. Il se verrait seul, il tomberait à genoux. S'il voulait contester, il ne serait pas même effrayant, il serait ridicule. On ne concevrait pas son entêtement. Le Titan, soulevé contre Rome ne paraîtrait qu'un faible esprit et ne serait pas autre chose. Telle est aujourd'hui dans l'Eglise la puissance papale.

Une autorité si forte et si bien établie dans l'Eglise est forte et bien établie partout. On a cru la miner, on l'a seulement entourée de fossés et de palissades. Elle est là au centre de tous les intérêts humains, dernier rempart de la civilisation, dont elle fut la source première. On ne peut y toucher que tout ne soit menacé; si elle croulait, tout croulerait, et tout le monde le sait, et l'a vu et l'a cru. Elle est

pauvre, faible, dénuée de toute puissance temporelle; mais elle a toujours la parole féconde qui crée les peuples, les institutions, les empires.

Malgré cette parole, M. Mazzini peut encore une fois prendre Rome, il peut si Dieu le permet, prendre le Pape. Pie IX n'est pas le premier Pape qu'on a vu dans l'exil, et ne serait pas le premier qu'on eût vu dans les fers ou sur la croix. Mais la Papauté, M. Mazzini ne la prendra pas, parce que Dieu ne le permettra pas. Un jour, M. Mazzini, si sa destinée comporte tant d'honneur, sera pendu ou jeté dans un cul de basse fosse, soit par quelques uns de ses amis à qui Dieu donnera et te mission, soit par une armée que le Pape fugitif ou captif aura levé du seul mouvement de ses lèvres; et le Pontife immortel, traversant les populations agenouillées; reviendra par un chemin de fleurs, reprendre la couronne d'épines qui déchire son front mais qui fendra les autres fronts. Il présidera, comme c'est sa fonction depuis dix huit siècles, aux destinées de l'humanité assis sur cette chaire de la doctrine et du martyre qui toujours vacillante verra tomber et relèvera tout ce qui ne doit pas périr.

Sans doute, on ne peut pas comparer absolument la monarchie à l'Eglise, ce qui est éternel à ce qui est périssable. La monarchie en général, les familles royales en particulier, n'ont pas reçu ces promesses si magnifiquement remplies, qui ont été faites au pêcheur d'hommes et les eussent-elles reçues, il faut bien reconnaître qu'elles n'en ont pas, comme lui, mérité l'accomplissement. Mais cet exemple montre ce que valent les serments des peuples, ceux qu'on leur fait faire et ceux qu'ils font réellement. *Toujours, jamais*, paroles légères sur les lèvres humaines! Nous voulons ceci, nous ne voulons pas cela, paroles plus vaines encore. Vous voudrez ce que Dieu voudra, et vous le ferez vous-mêmes, ou par la République ou par la Monarchie; et, des deux façons, vous le ferez en abjurant ces rêves d'orgueil qui vous ont laissé croire que vous aviez secoué le joug divin. Vous ferez ce que Dieu voudra et Dieu voudra que son Eglise règne sur toute la terre, ornée de toutes les gloires et parée de tous les triomphes. Vous consentez à lui donner le triomphe du martyre, Dieu lui donnera celui de la victoire. La victoire sera de vous conduire à la liberté par la vérité.

Pour soutenir le combat contre le monde, l'Eglise n'a jamais dit que deux mots; mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit: *Non licet*; à ceux qui voulaient la rendre complice, elle

a dit: *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires qui ont voulu persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir leur permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre et rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

Nul ne peut dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou se relèvera des choses anciennes établies qu'a renversés le choc révolutionnaire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que le Pape sera l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que l'histoire des rois et des peuples futurs, sera la même que celle des rois et des peuples passés. Ils ont été heureux autant qu'ils ont protégé l'Eglise, grands, autant qu'ils l'ont aimée.

LOUIS VEUILLOT.

L' A B I L I T É .

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUEBEC, 22 Mai, 1852.

Mr. le Supérieur qui devait partir le 13, a été retardé par des circonstances imprévues jusqu'au 15. Il s'est embarqué mercredi le 19, à New-York dans l'*Europa*.

Jedi, Mr. le Directeur nous a annoncé qu'il allait nous faire part d'une lettre qu'il venait de recevoir. Le cœur a bientôt deviné ce qu'il désire: mille chuchotements répètent partout: c'est de St. Hyacinthe. . . c'est de St. Hyacinthe. . . et tous eussent été tentés de manifester tout de suite d'une manière non équivoque la joie qu'ils ressentent déjà, s'ils n'avaient été retenus par une pensée: Qui sait? se disait chacun en soi-même: peut-être cette lettre nous annonce-t-elle qu'ils ne viendront pas: que quelque circonstance les en empêche? De prime abord, on croit facilement ce que l'on désire ardemment, mais bientôt l'esprit devient ingénieux à se créer des sujets de crainte. Un instant suffit à ces fantômes pour naître et rentrer dans le néant.

Bientôt toutes nos craintes étaient dissipées; messagère de bonheur, la lettre annonçait que M M les supérieurs du Collège de St. Hyacinthe avaient permis à leurs élèves de rendre à leurs frères de Québec, la visite que nous leurs avons faite l'an dernier, et, qu'à moins de circonstances imprévues, qui, nous l'espérons, n'arriveront point, nos bons amis débarqueront à Québec dans l'après-midi du sept Juin.

Inutile de dire quels tonnerres d'applaudissements accueillirent cette nouvelle